





Nicole Cage

# Entre ces îles et moi

*Nouvelles*

**Cimarrón Editions**

Image de couverture: *Schoelcher sur mer*, Anne Florentiny  
Photo auteur: *Africaine*, Philippe Bourgade

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-1315-3

© Cimarrón Editions

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

# Sommaire

1. Entre îles.....	7
2. O Ayiti-m.....	23
3. Medley.....	34
4. Heureusement l'amour (Erèz-di-lanmou).....	43



# Entre îles

## I

A travers le hublot elle embrassait la grande île – grande car si petite, la sienne – d’un regard mouillé.

« Mon grand papillon, mes Grande et Basse Terres, me revoici ! »

Comme aux heures antiques de trop grosse douleur d’immense lassitude s’échapper s’enfuir *van dan vwèl*<sup>1</sup> vers l’île-son-papillon la Karukera que chantait Voulzi avec si tant de douceur. Pas seulement Belle-Ile-en-Mer. Mais toute elle toutes îles la grande, la « colonisatrice » étendant ses larges ailes sur ses bouts d’elle, ces bouts d’îles tentant d’exister hors son joug, si doux si chaud son joug, de Désirs en rade, de Marie trop Galantes, de Saints en quête de leur paradis perdu, Barthélémy, Martin et leur consort et ces Saintes blêmes et hypocrites brandissant l’ostracisme comme fierté. Toutes elles, ses îles en mers rougies sang d’un passé passé passé jamais recomposé.

Toutes ces îles-douleur : la sienne-natale-native, les siennes adoptées, éternelle bâtarde...

---

<sup>1</sup> Du vent dans les voiles ; dans un grand élan

Incurable douleur et non, le zouk n'était pas le seul médicament. Coquer<sup>2</sup> footballer milaner-malparler<sup>3</sup> non plus les seuls médicaments, boire-manger, *tan*, *bôdé*, *vréyé-monté*<sup>4</sup> et rire gras pas non plus les seules médecines pour âmes en dérélliction. Pas seulement, mais aussi.

Mais encore force de l'auto-dérision, « rire du pendu » qui, à deux doigts de la mort, se moque de lui-même et de ce rire-crucifixion, faire jaillir l'étincelle de la création, de la créativité dans le feu du rire et le sel de la douleur, mettre-bas – mais pourquoi ne dirait-on pas « mettre-haut », au firmament de la naissance ? – de haute lutte, des Ignace, Delgrès et Solitude, des Lumina, des Telga, des Césaire Suzanne et Aimé, des Ménil des Nardal des Glissant des Schwartz-Bart des Condé des Ti-Emile des Lancry, des Coppet, des Guédon des Mona des Cultier des Gabriel-Alaléona des Rosine et encore ensorceler envoûter, « charmeuses de serpent », des Breton des Hearn des Etchart des Perse des Gauguin et encore et encore...

Ainsi songeait-elle dans la valse des pensées qui allaient sans transition aucune de son île celle qu'elle avait quittée quelques vingt minutes plus tôt, de cette autre île dont elle foulerait le sol quelques minutes tremblantes de lassitude et d'impatience plus tard, à elle, elle-elle, elle-son-propre-corps-sa-propre-tête-son-propre-cœur.

Son cœur...

Plus que quelques instants et elle surgirait, l'amie de toujours, en retard, comme toujours, se garant et freinant

---

<sup>2</sup> Baiser

<sup>3</sup> Colporter des ragots, médire

<sup>4</sup> Noce, fiesta

d'un coup sec, comme toujours, elle descendrait de voiture sans prendre le temps de refermer la portière. Elle l'embrasserait et sans tenir compte de ses protestations attraperait sa valise pour la fourrer dans le coffre. Une fois installées, elles commenceraient toutes deux à parler-déparler comme si tout à la fois elles s'étaient laissées la veille et dans l'urgence de rattraper tout ce temps sans découdre les fils de leur parole de femmes blessées et néanmoins guerrières. Elle, l'amie, Djanina, l'altière Masai, grande, sportive, cheveux très courts et l'incroyable allure d'une adolescente en blue-jeans chez cette femme qui flirtait déjà avec la soixantaine. Non, pour elle Djanina aurait toujours quarante ans ainsi qu'au moment de leur rencontre plus de vingt années en arrière. Elle avait, elle, une vingtaine d'années et avait échoué en lambeaux chez cette femme qu'elle ne connaissait que pour être une camarade de la section guadeloupéenne du parti auquel elles appartenaient toutes deux.

Quelques vingt ans plus tôt... Elle n'avait pas eu le temps de se poser de questions, le pays était en marche et c'est tout naturellement qu'elle s'était retrouvée avec Djanina et Tony à marteler les rues de Pointe-à-Pitre de leurs pas décidés et de leurs slogans enflammés. Tony qu'elle admirait et aimait en secret depuis qu'elle les avait rencontrés, lui et son verbe flamboyant dans le local du parti à l'occasion d'une de ses nombreuses visites à la Martinique. Lui dont elle avait fait son Che nègre ! Il l'avait si naturellement prise dans ses bras, lui assurant que Djanina, la Guadeloupe et lui-même sauraient lui redonner force et sourire ! Elle le crut. Elle croyait tout ce qu'il pouvait dire, jusqu'aux paroles tapies dans les feuillages de son silence, ces paroles qu'il n'osait pas et qu'elle percevait bien malgré lui.

Et ils s'aimèrent, aussi naturellement que le vent jouait à taquiner les branches du silence. Lui, son Che nègre, traînait dans son sillage une longue et batailleuse écume de femmes éprises. Parfois il ne quittait ses bras que pour en retrouver une qui avait passé la nuit à l'espérer. Elle le savait, en souffrait, inondant la nuit du sel de ses larmes. Une fois même il commit l'indélicatesse de l'accueillir dans les draps humides encore de ses précédents ébats.

Mail il l'aimait et il se mit à craindre pour sa liberté. Déjà il n'avait que son nom au bord des lèvres, déjà il commençait à négliger les autres, à trouver leur babil insipide, à ne plus se souvenir quelle grâce il avait pu leur trouver. Avant elle...

Il lui écrivait des lettres qui étaient autant de poèmes, la suppliant de l'aider à ne perdre ni le nord ni le sud. Quand les hautes vagues de la vie lui recouvraient la tête et semblaient vouloir l'envoyer par le fond, c'est sa main qu'il hélait, depuis les profondeurs de l'abîme. Elle l'obsédait. En son absence, il nourrissait des images d'elle, simples et troublantes à la fois : son corps musclé jaillissant avec fracas de l'eau glacée de la Grivellière ; son regard obstiné guettant le rayon vert sur la plage de Tillette, attendant, fébrile comme une enfant, le moment de lancer son vœu par-delà les eaux, un vœu dont il devinait sans peine qu'il portait son nom ; la seconde fugitive où ce même regard virait du marron au noir au plus fort de l'amour ; cet air buté qu'elle arborait quand ce qu'il disait pouvait lui déplaire et qui lui donnait l'envie farouche de la faire tomber à la renverse et de la contraindre à desserrer les dents, à laisser malgré elle jaillir les petits soupirs qui le ravissaient. Cette jalousie silencieuse (jamais elle ne faisait de scène) qui l'exaspérait et l'incroyable indulgence en vertu de laquelle, quoiqu'il ait

pu faire, elle ne savait qu'être accueil et pardon. Sa douceur. Sa douceur par-dessus tout...

Il allait mal elle arrivait comme si l'océan entre leurs deux îles n'était rien, elle disait : « J'arrive » et elle était là. Elle lui remettait la tête et le cœur à l'endroit – et même là, quand elle ne venait que pour lui, que pour le sauver de lui-même, il trouvait le moyen d'éveiller en elle les affres de la jalousie ! – puis elle repartait, sa mission accomplie avec en héritage ses mots brûlants d'amour et de gratitude et de pardon...

Elle lui avait dit un jour : « Si la vie m'oblige à choisir, du frère ou de l'amant, je choisirai le frère. » Elle le désigna désormais comme son frère, celui pour lequel elle continuerait d'être là d'indéfectible manière, celui à qui elle pouvait tout confier, qui pouvait tout entendre et comprendre. Elle cessa de se donner à lui. Quand elle lui annonça son mariage il garda le silence : qu'aurait-il su dire ? Quand il rencontra celui qui l'accompagnerait désormais, il ne fut pas convaincu que ce dernier saurait la rendre heureuse. Mais là encore il choisit de se taire : qu'aurait-il pu dire ?

En réalité ni le temps ni la distance ni son mariage ni les maternités successives ne parvinrent jamais à rompre le lien étrange qui les unissait. La même connivence, cette façon si naturelle qu'avaient leurs mains de se retrouver, de se serrer, de se caresser comme si c'était le seul passage désespéré par lequel leur amour osait encore se frayer un chemin, la même soif de partager les plus petites victoires aussi bien que les plus sombres défaites, tout cet indicible qui les liait, les ravissant et les effrayant à la fois, ils ne savaient lui donner qu'un nom tremblant : amour-toujours...

## II

Quelques mois plus tôt, un séisme avait secoué leurs deux pays. Aussi inattendu et violent qu'un tsunami. Un séisme social de haute magnitude, surprenant jusqu'aux propres centrales syndicales qui avaient appelé à la grève.

Pendant près de six semaines les rues de Martinique furent rouges, marées humaines fières et décidées et pas pour carnaval pas pour *wélélé*, pas vidés de mardi-gras, non pas. Mais rouge révolte mais rouge colère contre la vie chère la baisse du pouvoir d'achat, les inégalités sociales par trop flagrantes – la *profitation* – la dénonciation de la situation de quasi-apartheid que vivait le pays depuis des siècles, une poignée de descendants des colons blancs – les *békés* – détenant les rênes de l'économie et évitant soigneusement de se mêler au reste de la population noire et mulâtre. Et puis par-delà la douloureuse question raciale jusque-là drapée dans ses oripeaux de pudeur et de « paix sociale », d'autres questions, tout aussi dérangeantes, se faisaient jour à mesure de l'avancée du mouvement. Car l'incontournable problématique de la couleur de peau ne pouvait être l'unique clef pour appréhender ce qui se jouait sur ces terres magmatiques. Les patrons exploiters n'étaient pas tous békés ; ici ils pouvaient être Chinois, Français-de-France ou nègres, les frontières du profit tous azimuts dépassant celles de la race.

La parole libérée circulait, l'on osait insinuer partage des richesses, réforme agraire, vigilance en matière de contrôle des prix, coopératives ouvrières et agricoles, contrôle des moyens de production, programmes scolaires désormais élaborés par les concernés et non plus à huit-mille kilomètres, etc. Les lieux les plus insolites devenaient lieu de parole, les rues et leurs coins, les parkings de supermarchés interdits d'ouvrir, les parkings d'autobus, les salles de fêtes des communes, etc. Côte à côte, jeunes, personnes âgées, vieux-de-la-vieille du militantisme ou novices vivant dans l'enthousiasme leur premier défilé de rue, leurs premiers jets de lacrymogènes. Autostop, covoiturage, « camping » chez des amis habitant près des points névralgiques, tous les moyens étaient bons pour arriver là où les choses se passaient.

La Martinique se révélait à elle-même, fière, debout, organisée, courageuse, solidaire, audacieuse et imaginative. Décidée mais joyeuse dans le combat ; les tambours rythmaient les manifestations de rues, les meetings s'achevaient en notes de musiques, en claquements de parole ou en pas de danse. Les centres commerciaux fermés, l'on redécouvrit les bonheurs du commerce de proximité, des marchés et foires agricoles et du consommer-local.

Les deux îles, souvent rivales – mais d'une rivalité jamais clairement identifiée – se tendaient enfin la main, se parlaient, se regardaient, s'appréciaient et partageaient comme les sœurs qu'elles n'auraient jamais dû cesser d'être.

Le rêve semblait possible, à portée de main...

L'analyse des récents événements constitua bien évidemment l'un de leurs principaux sujets d'échanges. Ils

osaient reconnaître que la montagne d'espérances de ces flamboyants mois de février et de mars n'avait accouché que d'une insignifiante souris... Assumer alors la déception et l'amertume... Où avaient-ils failli, à côté de quoi étaient-ils passés, quel génie leur avait-il fait défaut pour n'avoir pas réussi à faire d'un rêve en marche une réalité d'une insolente évidence ?

Il leur apparaissait que trop peu de temps s'était écoulé depuis la fin du mouvement social pour que son impact réel put être appréhendé dans son entièreté et jusque dans les nappes souterraines qu'il avait inmanquablement atteintes. Mais à l'évidence le désenchantement était là. Les acquis de la lutte tardaient à se traduire de façon concrète dans le quotidien et surtout dans les porte-monnaie. Un vent de panique s'emparait des populations chaque fois que le mot « grève » était prononcé ; la défiance revenait ainsi que la surconsommation, qui, désormais ciblée, ne concernait plus que la nourriture et l'amusement. Les centres commerciaux étaient de nouveau pris d'assaut mais les libraires et tous les « marchands » de culture, ceux dont la fin première n'était pas le divertissement, faisaient grise mine.

Les détracteurs du mouvement, affolés par l'ampleur des évènements et par l'accès accéléré du peuple à plus de maturité dans la compréhension des enjeux, un en mot dans la conscience politique, alimentèrent la défiance, brandissant comme ils l'avaient toujours si bien fait le hochet de la peur : peur du manque, du largage par la France, du désordre social, du désastre économique, etc.

Dans le silence qui suivait cet accablant constat leurs mains ne savaient de nouveau que se retrouver, leurs corps que se rapprocher, en quête de mutuelle consolation. Ils en

venaient alors à parler d'eux, de leurs vies, de leurs trajectoires respectives, des accidents du parcours où l'un avait davantage que de coutume fait défaut à l'autre. De leur amour puisqu'il n'existait pas d'autre mot pour désigner ce lien qui avait su résister à toutes les tempêtes. Il lui disait avec un sourire de tranquille assurance : « Tu m'aimes d'un amour mystique. Un amour éternel qui fait fi de tout. L'on peut ne pas se voir ne pas s'appeler ne pas s'écrire des mois et même des années durant, il ne fait jamais silence entre nous ; l'on se retrouve comme si c'était hier seulement la séparation. Tu m'aimes quoique je fasse d'affreux, de répréhensible ; ton amour ne juge pas. Toujours la même indulgence, la même déroutante tolérance. Pourtant je sais combien j'ai pu être léger, désinvolte et même dur parfois ! » Et puis sa philosophie faite de pessimisme, de scepticisme le conduisait à redouter les effets ravageurs du temps et qu'un amour qui, comme le leur, le comblait au-delà de toute espérance ne soit voué, s'il venait à s'inscrire dans la banalité d'un quotidien, qu'à l'étiollement, qu'à l'affadissement. Et cette idée lui était insupportable ! Leur amour était comme ces œuvres d'art si fabuleuses et délicates que l'on ne pouvait les toucher qu'avec les yeux...

En cette heure où il s'ouvrait, lui qui se disait si peu, elle l'écoutait, se taisant. L'écoute était une autre de ces sciences qu'il lui reconnaissait, une écoute de qualité en vertu de laquelle l'écouté, se sentant si bien respecté dans l'offrande de sa parole, si bien accueilli et compris, ne pouvait que souhaiter s'ouvrir davantage encore.

Il poursuivait ainsi : « Notre amour est hors temps hors contingences hors circonstances, c'est en cela qu'il est mystique. Tu as aimé, tu aimeras encore après, malgré, ou